

4689

E. Steur.

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

PAVILLON DE MARSAN

107, Rue de Rivoli, 107

LES
FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES
DES
MUSÉES NATIONAUX
DANS LE PROCHE ORIENT

NOTICE LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

Le 9 Mai 1933

PAR

M. RENÉ DUSSAUD

Membre de l'Institut, Conservateur au Musée du Louvre

IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE

58, Rue de l'Oise, 58

COMPIÈGNE

(Oise)

Bibliothèque Maison de l'Orient



135762

NOTICES

LUES

AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DE LA SOCIÉTÉ

LES DONATEURS DU LOUVRE

- LOUIS LACAZE, par M. Louis Legrand (1902).
HIS DE LA SALLE, par M. Eugène Lecomte (1903).
CHARLES SAUVAGEOT, par M. Louis Legrand (1904).
Le Baron DAVILLIER, par M. Gaston Brière (1905).
Le MARQUIS DE RIVIERE et la donation de la *Vénus de Milo*, par M. Etienne Michon (1906).
THOMY THIERY, par M. Louis Legrand (1907).
EUGÈNE PIOT, par M. Maurice Tourneux (1908).
Les Donations de la FAMILLE DE ROTHSCHILD, par M. Raymond Kœchlin (1909).
LOUIS COURAJOD, par M. Paul Vitry (1910).
La Collection CHAUCHARD, par M. Jean Guiffrey (1911).
JULES MACIET, par M. Raymond Kœchlin (1912).
Le Comte ISAAC DE CAMONDO, par M. Gaston Migeon (1913).
Les Collections d'Extrême-Orient du Musée du Louvre et la donation GRANDIDIER, par M. Raymond Kœchlin (1914).
LE MUSEE DU LOUVRE PENDANT LA GUERRE 1914-1918, par M. Edmond Pottier, membre de l'Institut (1919).
LES DONS ET LEGS AU MUSEE DU LOUVRE PENDANT LA GUERRE 1914-1918, par M. Raymond Kœchlin (1920).
M. THIERS, critique d'art et collectionneur, par M. Louis Réau (1921).
LÉON BONNAT, par M. Antonin Personnaz, vice-président de la Commission du Musée Bonnat à Bayonne (1923).
La Marquise ARCONATI VISCONTI, par M. Gaston Migeon, directeur honoraire des Musées Nationaux (1924).
HISTOIRE DE LA COLLECTION ITALIENNE DU LOUVRE, par M. Louis Hautecœur (1925).
LA FORMATION DES COLLECTIONS DE PEINTURES FRANÇAISES AU LOUVRE, par M. Gaston Brière (1926).
HISTOIRE DE LA COLLECTION DES PEINTURES SEPTENTRIONALES DU LOUVRE, par M^{me} Clotilde Brière-Misme (1927).
ÉTIENNE MOREAU-NELATON, par M. Raymond Kœchlin (1928).
GUSTAVE DREYFUS, par M. Gaston Migeon (1929).
V. MARTIN LE ROY, par M. Raymond Kœchlin (1930).
GASTON MIGEON ET LE LOUVRE, par M. Raymond Kœchlin (1931).
RAYMOND KŒCHLIN, par M. Paul Alfassa (1932).

ALBUM DES DONS AU LOUVRE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE (1897-1922), publié à l'occasion du 25^e anniversaire de la Société. Catalogue et 48 planches, in-4°.

QUARANTE DESSINS DE CLAUDE GELLÉE, DIT LE LORRAIN. Introduction par M. Pierre de Nolhac. Catalogue par M. Louis Demonts. 40 planches en couleurs, in-folio.

LES FOUILLES FRANÇAISES DANS LE PROCHE-ORIENT



Ras Shamra —

— Néhavend

— Suse
— Tello

Carte exécutée par M. A. Serebriakoff,
et offerte par la Société des Amis du Louvre au département des Antiquités Orientales.

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

PAVILLON DE MARSAN

107, Rue de Rivoli, 107

LES

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

DES

MUSÉES NATIONAUX

DANS LE PROCHE ORIENT

NOTICE LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

Le 9 Mai 1933

PAR

M. RENÉ DUSSAUD

Membre de l'Institut, Conservateur au Musée du Louvre

IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE

58, Rue de l'Oise, 58

COMPIÈGNE

(Oise)

LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES DES MUSÉES NATIONAUX DANS LE PROCHE ORIENT

Les sources d'enrichissement des Musées Nationaux sont de trois ordres. D'abord les dons, souvent considérables. La récente exposition au Musée de l'Orangerie a souligné l'importance et la valeur des dons des Amis du Louvre. Puis viennent les acquisitions et, pour les départements archéologiques, les fouilles. Nous ne parlerons ici que des fouilles qui intéressent le département des Antiquités orientales, mais nous devons signaler que le Musée des Antiquités nationales à Saint-Germain a obtenu du Conseil des Musées des subventions pour des fouilles préhistoriques, que le département des Antiquités égyptiennes possède un chantier en Egypte et que celui des Antiquités grecques et romaines concourt aux fouilles d'Antioche en Syrie.

De tout temps, le département des Antiquités orientales s'est trouvé étroitement associé aux recherches archéologiques dans le Proche Orient. Sa création même, en 1881, fut décidée lors de l'acquisition par l'Etat de la collection d'antiquités sumériennes constituée par de Sarzec, consul de France à Bassorah, grâce aux fouilles qu'il avait entreprises à ses frais sur le site de Tello depuis 1877. M. Heuzey, le premier conservateur du département, a considéré comme de son devoir de secon-

der Sarzec d'abord, le commandant Cros ensuite, dans leur exploration et dans leurs publications.

Plus tard, M. Edmond Pottier s'est vivement intéressé aux fouilles de Suse, après que Jacques de Morgan en eut pris la direction et qu'il eut découvert par delà l'époque achéménide, à laquelle s'était attaché Marcel Dieulafoy, la civilisation élamite des II^e et III^e millénaires, même du IV^e millénaire avant notre ère, rejoignant ainsi les anciens temps sumériens. On doit à M. Pottier le classement de la céramique susienne, de même que M. Heuzey, avec la collaboration épigraphique de M. Thureau-Dangin, avait publié les plus importants monuments de Tello.

Comme jadis les missions de Botta et de Place à Khorsabad, ou celle de Renan en Phénicie, les recherches à Suse et à Tello étaient encouragées par la libéralité des Etats dans lesquels on les pratiquait. Bientôt, cependant, des lois restrictives intervinrent dont le résultat le plus clair fut de gêner l'activité des missions scientifiques pour le plus grand profit des fouilleurs clandestins.

Les bouleversements politiques récents ont eu ici aussi leur répercussion. L'attribution à l'Angleterre du mandat sur l'Iraq et la Palestine, à la France sur la Syrie, a ouvert des conditions plus favorables aux fouilleurs et a permis au Conseil des Musées de subventionner des recherches dans ces régions, concurremment avec d'autres établissements publics.

Il faut proclamer bien haut que les Etats, qui se refusent à accorder aux missions scientifiques une juste part des objets mobiliers découverts, commettent une injustice à l'égard de savants désintéressés qui éprouvent, dès lors, de grandes difficultés à se procurer les moyens de poursuivre leurs travaux. Si ces Etats n'entreprennent pas eux-mêmes les

fouilles envisagées et s'ils n'admettent aucun partage, ils n'agissent pas seulement contre la science, ils méconnaissent aussi leur propre intérêt, car les musées locaux s'enrichissent beaucoup plus rapidement si l'on consent une part au fouilleur.

Pour s'en rendre compte il suffit de constater le nombre des musées qui ont été créés en Syrie et au Liban, depuis 1920, à Beyrouth, à Damas, à Alep, à Lattaquié, à Antioche, et quelle extension ils ont prise grâce à une législation libérale, tandis qu'au centre d'un pays beaucoup plus étendu, l'Asie Mineure, le musée d'Ankara se remplit très lentement.

Les conditions qu'une législation trop rigoureuse, datant de l'ancien régime, impose aux fouilleurs en Turquie, sont à la base des difficultés que notre savant collaborateur au Louvre, M. Louis Delaporte, éprouve à rassembler des crédits pour fouiller l'ancienne Malatia, site hittite des plus intéressants.

**

Dans notre rapide exposé des champs de fouilles subventionnés par les Musées Nationaux, nous adopterons l'ordre géographique en partant des régions les plus éloignées. Nous parlerons donc tout d'abord de la Perse.

Il a été donné aux Achéménides de remplir les ambitions des Assyriens et des néo-Babyloniens en étendant leur domination sur toute l'Asie Antérieure et jusqu'en Egypte. Les ruines de Persépolis comme celles de Suse attestent que les rois de Perse ont eu recours à toutes les ressources de leur vaste empire pour constituer un art composite, art essentiellement décoratif, qui ne manque ni de grandeur

ni d'éclat. Si les *apadana* semblent avoir emprunté à l'Égypte le principe des salles hypostyles ou la gorge qui couronne les portes, par ailleurs, la colonne perse mêle les cannelures et les enroulements de l'ordre ionique aux fleurs égyptiennes. Les longues files de serviteurs ou d'archers, les grands taureaux à face humaine qui gardent les demeures royales, l'usage des briques émaillées sont dans la bonne tradition orientale, mais les sculpteurs grecs ont appris aux orientaux à traiter la draperie. Les palais achéménides, que Marcel Dieulafoy a révélés, sont donc l'aboutissement d'une vieille civilisation orientale qui reprend une vie nouvelle au contact de l'Égypte et de la Grèce.

C'est à en connaître les antécédents sur les lieux mêmes que s'est attachée la mission Jacques de Morgan dont M. de Mecquenem, avec le concours épigraphique du P. Scheil, continue le remarquable effort. Nous ne pouvons que rendre rapidement hommage au zèle archéologique que M. de Mecquenem déploie depuis de longues années, car les fouilles de Suse sont uniquement subventionnées par le Ministère de l'Éducation Nationale; le Louvre n'y participe que pour exposer en bonne place les objets qu'on lui apporte.

L'intérêt que suscite la civilisation élamite, telle qu'elle apparaît à Suse, tient à ce que, d'une part, elle touche à la civilisation sumérienne, puis babylonienne et, de l'autre, à ce qu'elle comporte un élément original qu'il s'agit de définir.

La Basse Mésopotamie, qu'on dénommait jadis la Chaldée et qu'on appelle aujourd'hui le pays de Sumer, offrait à l'homme des conditions d'existence particulièrement favorables, qu'un peuple qualifié de sumérien a su développer pour aboutir à un degré

de civilisation dont le bénéfice s'est étendu à toute l'Asie Antérieure.

Dès le III^e millénaire avant notre ère, les Sumériens furent aux prises avec les Sémites installés peut-être de longue date dans le pays d'Accad, qui correspond aux environs de Babylone, aussi dans le pays d'Ashnounak où fouille une mission américaine, à l'Est de Bagdad, enfin plus au Nord encore, dans les régions assyriennes et en Syrie. Mais les Sémites s'adaptèrent à la civilisation sumérienne au point d'y apporter, en art tout au moins, des éléments de progrès. On en peut juger au Louvre en comparant la stèle des vautours, de conception sumérienne, à la stèle de Naramsin, d'un style plus affiné. Le rôle des Sémites à Babylone, quand ils y eurent fondé la première dynastie babylonienne, fut du même ordre.

Toute différente a été l'intervention périodique des populations montagnardes et, il faut bien le dire, barbares de la région du Zagros, déjà au III^e millénaire avec les Gouti, mais surtout avec les Cassites au II^e millénaire, sans compter les incursions des Elamites. La domination en Sumer de ces populations venues de l'Est marque une régression très nette.

La position des Elamites est assez particulière. Descendus du plateau de l'Iran, ils ont fondé dans la plaine de Suse une petite Chaldée en usant des procédés de culture sumériens. Toutefois, constitués en un groupe ethnique puissant, ils ont gardé de leurs origines certains caractères propres, notamment leur langue, leur religion et même une technique qu'ils ont portée à un haut degré de perfection, celle de la céramique peinte.

Vous connaissez ces beaux vases, d'une pâte jaune

clair très fine, gobelets, larges bols, ou petits vases à panse sphérique munis de petites anses percées, décorés d'une peinture noire brillante. Le décor géométrique a imposé aux animaux, qu'on y associe, une stylisation adéquate. C'est ainsi que le bouquetin du plateau iranien n'est plus représenté que par deux triangles accolés, mais les grandes cornes en volute ne laissent aucun doute sur l'identité de l'animal. Parfois, les cornes seules subsistent, reconnaissables à cette particularité que le cercle qu'elles dessinent n'est pas complètement fermé. Le décor en peigne dérive aussi d'un animal, mais à ce point transformé que les uns y voient un bouquetin et les autres un oiseau. Cette incomparable céramique, qui remonte tout au début du III^e millénaire et peut-être même dès le IV^e millénaire, a été désignée par M. Pottier sous le nom de style I de Suse.

Au-dessus de la couche où apparaissait ce style I, on a relevé à Suse une céramique beaucoup moins fine où le décor géométrique plus négligé s'accompagnait d'animaux moins stylisés, c'est le style II.

Plus tard on découvrit, hors de Suse, une céramique qui rappelait tantôt le décor du style I, tantôt le décor du style II. M. Pottier l'a dénommée style I bis.

Des doutes ont été émis concernant la chronologie relative de ces styles et le flottement était favorisé par la circonstance qu'on ne trouvait jamais réunis sur le même site les trois styles I, I bis et II. Certains archéologues sont allés jusqu'à prétendre que le style I était plus récent que le II.

Dans l'intention de fixer cette chronologie céramique, si importante pour les antiquités susiennes, les Musées Nationaux ont décidé d'entreprendre des fouilles à Tépé Giyan, près de Néhavend, d'où était

sortie une céramique dont l'analogie avec celle de Suse avait été signalée par M. Herzfeld.

Pour remplir cette mission on ne pouvait mieux s'adresser qu'à M. Contenau, mon savant adjoint au département des Antiquités orientales, car il connaît à fond la céramique de Suse et les problèmes qu'elle soulève. M. Contenau s'adjoignit M. Ghirshman, ancien élève de l'École du Louvre, à qui il confia ensuite la direction de la seconde campagne en 1932.

Or, le site de Tépé Giyan offre cette particularité, qui ne s'était encore rencontrée nulle part, qu'on y trouve les trois styles I, I bis et II. Au plus profond de leurs tranchées, immédiatement au-dessus du sol vierge, MM. Contenau et Ghirshman ont noté une épaisseur de huit mètres de déblais dans lesquels il n'y avait que de la céramique du style I bis.

Vers le haut de cette couche commençaient à apparaître des tessons du style I. Puis sur une épaisseur de trois mètres, les styles I et II se trouvaient mélangés, enfin régnait le style II seul.

Ainsi, le style I bis est le plus ancien ; il caractérise l'ancienne industrie céramique du plateau iranien. De ce style I bis sont sortis les styles I et II, ce dernier s'étant prolongé plus longtemps. Donc, grâce aux fouilles de Néhavend, un problème âprement discuté est maintenant élucidé.

Le Louvre va, cette année, faire appel sur un autre terrain à l'expérience et à l'énergie de M. Ghirshman. M. le Directeur des Musées Nationaux vient, en effet, d'introduire auprès du Gouvernement persan une demande de concession de fouilles sur le site de Holwan, près de Ser-i-pul. Comme Suse, Holwan commande un des accès au plateau iranien.



En Iraq, les fouilles de Tello ont été reprises depuis 1928 par M. l'abbé Henri de Genouillac. Trois années de suite, le savant assyriologue n'y a ménagé ni sa peine ni sa santé, mais il a dû, en 1931-32, demander à son collaborateur M. André Parrot de conduire la quatrième des nouvelles campagnes de Tello. Bientôt paraîtra la publication des fouilles reprises depuis 1928, qui témoignera que l'activité de M. de Genouillac ne le cède pas à sa science.

Le fait nouveau mis en évidence par la mission Henri de Genouillac est apparu au cours d'une large fouille menée en profondeur. On y a reconnu un développement continu de la civilisation depuis une époque extrêmement reculée, sans cette interruption qu'on a qualifiée à Our d'époque du déluge.

A remonter si haut dans le temps, on se demande maintenant si les Sumériens ont été les premiers occupants de la région. Jusqu'ici le problème est insoluble; mais un fait est certain, c'est que les Sumériens sont les auteurs de la civilisation qui s'est développée au IV^e millénaire avant notre ère dans la Basse Mésopotamie et s'est ensuite répandue sur toute l'Asie Antérieure.

On concédera qu'ils n'ont pas manifesté un penchant marqué pour la céramique peinte et que les essais qu'on en trouve à El-Obeid, à Tello et ailleurs paraissent influencés par la céramique peinte iranienne. D'une part, cela prouve que les Iraniens n'ont pas joué un rôle très important dans la région et, d'autre part, cela s'explique par la richesse prodigieuse des Sumériens. Les heureuses découvertes de M. Woolley à Our témoignent que les

Sumériens ont possédé en telle profusion des vases en diverses pierres dures, en albâtre, en cuivre, en argent et en or, qu'ils sont excusables d'avoir négligé de décorer leur vaisselle en terre réservée aux usages les plus communs. Les Egyptiens non plus n'ont pas tenu en grand honneur la céramique peinte et cela pour les mêmes raisons. On observe généralement que la céramique peinte géométrique est l'apanage des populations pauvres.

La quatrième des nouvelles campagnes de Tello a été marquée par le dégagement d'un dispositif très original, constitué par quatre tombes monumentales remontant à l'époque du fils de Goudéa, Ur-Ningirsou. Nous avons dit qu'elle avait été conduite par M. Parrot.

Le vaste champ de fouilles de Tello n'est certainement pas épuisé et l'on y pourra faire encore des trouvailles heureuses; mais, d'accord avec notre confrère M. Thureau-Dangin, il nous a paru que les missions françaises avaient largement rempli leur devoir sur ce site en y poursuivant des recherches pendant plus d'un demi-siècle et que, dans l'intérêt scientifique autant que dans celui de nos collections, il était temps de changer d'horizon. C'est pourquoi M. Parrot a transporté son matériel de fouilles à Senkéréh, l'ancienne Larsa, entre Ourouk et Our.

Lorsque deux siècles et demi avant la fin du III^e millénaire s'effondra la troisième dynastie d'Our, Larsa passa au premier plan et s'y maintint pendant deux siècles et demi avant d'être abattue par Hammourab, roi de Babylone.

Les fouilles clandestines ont déjà fait sortir du sol de Larsa un nombre important de tablettes qui ont permis à M. l'abbé Jean de consacrer tout un

volume à l'histoire de cette grande cité et voici le jugement qu'il tire de ces documents: « Grâce à la sage administration des rois de Larsa, à la confiance qu'ils surent inspirer et au crédit qui en fut la conséquence, le pays avait prospéré. Les contrats, comme les autres textes, nous font constater que l'activité économique (travaux d'irrigation, culture des céréales, exploitation des palmeraies, ventes ou locations, tractations diverses) fut très intense. » (1).

Dans les quelques semaines de recherches qu'il a pu consacrer, en 1933, à explorer l'énorme site de Senkéréh, M. Parrot, grâce à d'habiles travaux d'approche, a reconnu l'enceinte du grand sanctuaire de Larsa, consacré au culte du Soleil, il a dégagé en partie le palais de Nour-Adad, un des rois de Larsa, et repéré les différents quartiers de la ville. La richesse du site est telle, qu'en dépit des fouilles clandestines, qui ont trop souvent pris ici une allure systématique, la mission a mis au jour un grand nombre d'objets et plus de 200 tablettes couvertes d'écriture cunéiforme. Dès maintenant, nous sommes certains de n'avoir pas à regretter le transfert du chantier à Larsa, ni d'avoir confié à M. Parrot la direction de ces nouvelles fouilles.



L'influence de la civilisation sumérienne s'est répercutée jusqu'en Syrie où elle a été constatée à Mishrifé-Qatna, au N.-E. de Homs, grâce à la découverte par M. du Mesnil du Buisson, qui a conduit cinq campagnes sur ce site, de tablettes en terre cuite qui ont révélé que le principal sanctuaire

(1) Charles-F. Jean, *Larsa d'après les textes cunéiformes* (1931), p. 42-43.

de Qatna était consacré à la déesse sumérienne Nin-Egal.

La ville de Qatna, qui était restée fidèle au suzerain égyptien, fut mise à sac, vers 1375, par les troupes du roi hittite Subbiluliuma, son sanctuaire pillé et tous ses biens emportés à Boghaz-Keui. Les pièces abandonnées furent brisées et incendiées. C'est ainsi que M. du Mesnil du Buisson a retrouvé un sphinx en basalte remontant à la XII^e dynastie égyptienne, littéralement réduit en miettes, et deux vases mycéniens qui ont pu être reconstitués et qui semblent provenir de l'île de Rhodes.

M. du Mesnil a étendu ses recherches plus au Nord, à Khan Sheikhoun et à Souran. Il est ainsi apparu qu'au II^e millénaire, la vallée moyenne de l'Oronte offrait une grande unité de civilisation, possédant une même céramique et une même industrie du bronze.

Bien que le Louvre n'y ait pas contribué, je ne puis passer sous silence les fouilles pratiquées dans la même région par le regretté Maurice Pézard. Il y a mené deux campagnes sur le site de Qadesh, au Sud du lac de Homs, place hittite dont le nom est célèbre dans l'histoire pour avoir subi l'attaque des troupes égyptiennes conduites par Ramsès II en personne.

Transportons-nous maintenant plus au Nord, dans la région de la Haute Mésopotamie aux abords de l'Euphrate. Mon prédécesseur à la tête du département des Antiquités orientales où son activité a été si féconde, M. Thureau-Dangin, a conduit des fouilles à Arslan Tash et à Tell Ahmar (l'ancienne Til-Barsib sur la rive gauche de l'Euphrate). Ces deux villes connurent une période brillante au temps où les monarques assyriens s'efforçaient de

détruire successivement tous les royaumes syriens pour atteindre l'Égypte.

Arslan Tash et Tell Ahmar (Til-Barsib) se trouvaient sur la route d'étapes conduisant en Syrie. Sur le premier de ces sites M. Thureau-Dangin, assisté du P. Barrois de Jérusalem, de MM. Dossin et Dunand, a relevé les palais destinés au monarque en campagne. M. Thureau-Dangin a renouvelé la tradition, interrompue depuis près de 70 ans, des envois au Louvre de grandes sculptures assyriennes. Nous lui devons aussi une collection de superbes ivoires de travail phénicien, remontant à la seconde moitié du IX^e siècle avant notre ère et très voisins des ivoires de Nimroud conservés au British Museum.

En rapprochant une inscription, trouvée en même temps que les ivoires d'Arslan Tash, d'un inventaire assyrien, on peut conclure que ces plaquettes d'ivoire décoraient des meubles ayant appartenu à Hazaël, le roi de Damas que cite l'Ancien Testament. Son fils, Ben-Hadad III, les livra avec toutes ses richesses pour éloigner l'armée assyrienne des murs de Damas. Des ivoires semblables viennent d'être découverts à Samarie, qui attestent, si l'on tient compte des relations de Samarie avec Tyr, combien le travail de cette matière était répandu en Phénicie.

A Tell Ahmar (Til-Barsib), où M. Dunand l'accompagnait encore, M. Thureau-Dangin a dégagé un palais assyrien construit par Téglat-Phalasar III (745-727) dont les murs étaient décorés de fresques. M. Cavro en a pris d'excellentes copies. Les scènes représentées, qui exaltent l'activité royale, sont empruntées au même répertoire que les bas-reliefs des grands palais assyriens con-

temporaires : audiences royales, défilés de prisonniers, scènes de bataille et scènes de chasse.

Tell Ahmar a encore fourni le plus grand monument hittite que possède le Louvre : une stèle représentant le dieu de la foudre Teshoub, avec un long texte en hiéroglyphes hittites.



Il nous reste à examiner l'œuvre de nos missions archéologiques sur la côte de Syrie, dans la région que les anciens dénommaient la Phénicie. Longtemps les découvertes, même la plupart de celles de la mission Renan en 1860, ne fournirent pas de monuments plus anciens que l'époque perse. Cependant, en 1913-1914 et en 1920, M. Contenau en procédant à un sondage profond à Sidon atteignit un strate remontant à la fin du II^e millénaire. Il signala également, à Kafer-Djarra sur les premières pentes du Liban, des tombes du Moyen Bronze (XII^e dynastie égyptienne et période hyksos).

Les deux champs de fouilles de Byblos et de Ras Shamra ont singulièrement étendu notre connaissance de la civilisation phénicienne au II^e millénaire, avec des aperçus sur l'époque plus ancienne.

Je n'ai pas à insister sur les fouilles de Byblos, décidées sur l'initiative de l'Académie des Inscriptions et confiées à M. Pierre Montet, professeur d'égyptologie à l'Université de Strasbourg. Après quatre campagnes dont il a consigné les brillants résultats dans un volume intitulé *Byblos et l'Égypte*, M. Montet a passé la main à M. Maurice Dunand qui mène cette année sa sixième campagne de fouilles pour le compte de la République libanaise.

Les découvertes de première importance faites

à Byblos ont définitivement établi l'antiquité des relations que ce port phénicien entretenait avec l'Égypte. Byblos expédiait les bois du Liban et les métaux apportés des régions minières de l'Asie.

On a défini Byblos comme une colonie égyptienne ; c'est une erreur. Cette ville ne devint réellement la vassale de l'Égypte qu'avec la XVIII^e dynastie, mais sous Ramsès XI, les mésaventures du messenger royal Wen-Amon, venu à Byblos pour chercher du bois, en dit long sur l'indépendance des Giblites.

Les trouvailles faites à Byblos par MM. Montet et Dunand montrent comment les Asiatiques qu'étaient les Phéniciens ont peu à peu emprunté les formules de l'art égyptien, sans toujours les bien comprendre. Mais même lorsqu'ils empruntent à l'Égypte les représentations figurées de leurs dieux, la nature de ceux-ci n'en est pas affectée et les cultes phéniciens gardent leur originalité.

Les renseignements fournis par Byblos ont été confirmés et complétés par les découvertes de Ras Shamra.

A onze kilomètres au Nord de Lattaquié, l'ancienne Laodicée-sur-Mer, s'ouvre un petit port naturel entre des falaises crayeuses, c'est Minet el-Beida, le « port blanc ». A huit cents mètres de là, à l'intérieur des terres, une large éminence, du nom de Ras Shamra, recèle les ruines d'une ville du II^e millénaire avant notre ère.

En 1929, M. Claude F.-A. Schaeffer, conservateur du Musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg, assisté de M. Georges Chenet, fut chargé d'explorer Minet el-Beida, où le Service des antiquités de Syrie, dirigé par M. Virolleaud, venait de signaler la découverte d'une tombe à céramique

chypriote et mycénienne de la seconde moitié du II^e millénaire. La mission devait aussi s'attaquer au tell voisin dit Ras Shamra.

Depuis 1929, MM. Schaeffer et Chenet sont retournés chaque année sur ce champ de fouilles qui s'est révélé un des plus riches de Syrie. Actuellement ils conduisent leur cinquième campagne dans les conditions les plus favorables.

L'abondance du matériel archéologique découvert sur ce site depuis cinq ans est telle et d'une telle variété qu'il m'est impossible de vous en donner un aperçu en quelques minutes. J'essaierai simplement de fixer les grands traits de l'histoire de Ras Shamra, totalement inconnue il y a quelques années et dont on ne sait pas encore si le nom ancien était Sapouna (Saphon) ou mieux Ougarit.

Ras Shamra n'ayant plus été habitée, en tant que ville, après le II^e millénaire, on rencontre très rapidement au-dessous de la surface du sol les vestiges de cette époque. MM. Schaeffer et Chenet ont reconnu un premier niveau, à partir du sol, qui n'a guère que 1 m. 50 à 2 mètres d'épaisseur et correspond aux XIV^e-XII^e siècles avant notre ère. Au-dessous, un second niveau d'environ 8 mètres d'épaisseur correspond aux XXI^e-XV^e siècles. Actuellement, les savants archéologues sont occupés à reconnaître un troisième niveau qui remonte au III^e millénaire avant notre ère ; la seule chose qu'on puisse en dire jusqu'ici, c'est qu'il signale l'absence des Phéniciens. Ceux-ci ne semblent pas s'être installés à Ras Shamra beaucoup avant l'an 2.000.

La colonisation par ces marins et commerçants d'un port si septentrional paraît en liaison avec le grand mouvement qui avait porté les Syriens du Nord, les Amorrhéens, vers la Mésopotamie où ils fondèrent la première dynastie babylonienne. A cette

époque le trafic phénicien s'étendait de l'Égypte et de la mer Rouge d'une part, jusqu'à Babylone de l'autre. On conçoit que les navires de Tyr et de Sidon aient eu avantage, pour éviter aux marchandises les chemins longs et difficiles de l'intérieur, à les débarquer à Minet el-Beida et Ras Shamra pour les transporter, ensuite, par la route conduisant à Alep et en Mésopotamie.

L'établissement phénicien de Ras Shamra fut prospère pendant la première moitié du II^e millénaire. Vers le milieu du II^e millénaire, probablement par le fait que les Phéniciens avaient pris pied dans l'île de Chypre, la céramique chypriote se mêle à la céramique cananéenne. A la suite de l'importation chypriote, apparaissent bientôt les produits mycéniens. On a l'impression que peu à peu les Mycéniens, disons plus exactement les Achéens, après avoir conquis l'île de Chypre, s'installent en masse à Minet el-Beida et à Ras Shamra et finissent, probablement au XIII^e siècle, par chasser les Phéniciens.

Ces faits, établis d'après les judicieuses observations de MM. Schaeffer et Chenet, ont leur écho dans la tradition grecque qui conserve le souvenir d'une colonisation par les Egéens des régions qui avoisinent le Casius. On aimait à rappeler, comme fournissant un précédent à la fondation grecque d'Antioche, que jadis Casius, héros symbolisant la montagne de ce nom, avait épousé Kitia (princesse éponyme de la ville chypriote de Citium), fille du roi chypriote Salaminos (éponyme de Salamine de Chypre) et qu'avec elle Casius amena en Syrie des Chypriotes et des Crétois. Lui-même est donné pour un fils d'Inachos, c'est-à-dire d'origine argienne, autrement dit Achéen. La légende s'accorde avec les découvertes archéologiques.

L'abondant matériel mis au jour à Minet el-Beida et à Ras Shamra, sa variété et sa richesse, auraient suffi à classer ces fouilles parmi les plus importantes qui aient été pratiquées en Orient pendant ces dernières années. Mais on doit à MM. Schaeffer et Chenet une découverte d'une portée plus grande encore, celle de tablettes en terre cuite, gravées de signes cunéiformes où la savante ingéniosité de M. Hans Bauer et, peu après, de MM. Dhorme et Virolleaud, a démêlé un système alphabétique recouvrant un dialecte phénicien archaïque.

Ces tablettes paraissent remonter au XIV^e siècle avant notre ère. Le premier lot, découvert en 1929, est surtout constitué par des textes liturgiques de compréhension particulièrement difficile et jusqu'ici mal assurée. Les textes découverts en 1930 et 1931 se présentent sous la forme de tablettes plus grandes. M. Virolleaud, à qui M. Schaeffer en a confié le déchiffrement, y a reconnu des poèmes mythologiques.

Ainsi nous sont restitués des chapitres entiers d'une littérature disparue et dont, malgré les assurances des auteurs classiques, on se prenait à douter qu'elle ait jamais existé. La mythologie phénicienne dans sa forme ancienne et authentique réapparaît, alors que nous ne possédions sur elle que des indications éparses et tardives. Mais il se trouve que les renseignements des auteurs grecs et latins ont généralement été puisés à bonne source et ils nous fournissent un sérieux appui pour comprendre les nouveaux textes.

Cette mythologie met en scène et souvent en conflit les phénomènes naturels. La force que ceux-ci manifestent est attribuée à un dieu particulier qui parle et agit comme un être humain. Les cultes agraires se montrent dans toute leur naïveté, véri-

fiant le dire de Philon de Byblos que les premiers Phéniciens divinisèrent les produits de la terre, les considérèrent comme des dieux et les adorèrent (1).

On a souvent cherché à dériver les mythes phéniciens soit des récits babyloniens, soit des cultes égyptiens, mais, jusqu'ici tout au moins, cette recherche n'a pas abouti.

Cela s'explique. La mythologie phénicienne, telle que les textes de Ras Shamra nous la font connaître, est exactement adaptée aux conditions météorologiques et agricoles de la Phénicie; elle ne peut donc utiliser les conceptions nées dans la vallée du Nil ou en Mésopotamie. Cependant, comme il s'agit ici et là de cultes agraires, certaines analogies apparaissent, mais elles se rattachent au fonds commun de l'humanité et ne constituent pas nécessairement des emprunts d'une civilisation à l'autre.

Cet aperçu des résultats obtenus dans les fouilles subventionnées par les Musées Nationaux avec le concours soit du Ministère de l'Éducation Nationale, soit de l'Académie des Inscriptions, justifie pleinement la confiance que le Conseil des Musées a mise dans nos fouilleurs. Grâce à cette efficace intervention, le Louvre s'enrichit de pièces d'origine certaine et de date généralement assurée. Mais il faut encore observer que les monuments et les textes ainsi mis au jour fournissent d'inappréciables matériaux d'étude à nos archéologues, à nos philologues et à nos historiens. Nos missions archéologiques en Orient déterminent tout un cycle de découvertes et de publications qui jettent un nouveau lustre sur la science française.

RENÉ DUSSAUD.

(1) Philon de Byblos, fragment II, 4.